

TRENTE ANS A BOUAKE

Au moment où je commence cette troisième partie de mes souvenirs, je suis rentré définitivement en France. Le travail est beaucoup plus difficile ; il porte sur trente ans, les événements sont beaucoup plus complexes, les rencontres quotidiennes plus nombreuses, les paroisses se multiplient, chacun est engagé dans des activités qui le font sortir de son petit monde paroissial. Et bien des personnages sont encore vivants et ils peuvent être amenés à contester ou à ne pas apprécier telle ou telle de mes interprétations. Je vais « faire avec ». Ces souvenirs ne peuvent en aucun cas constituer une « histoire » de la ville ou du diocèse de Bouaké. Ce seront quelques souvenirs, comme des coups de flash pour éclairer quelques événements retenus parmi tant d'autres.

LE CENTRE RURAL

Monseigneur Vital m'a demandé de m'installer au *Centre rural*. Le père Husson l'avait construit dans les années 60 pour loger les coopérants de son équipe et accueillir les planteurs du diocèse pendant leurs sessions de formation. A mon arrivée, il n' a plus que deux résidents ; le père Alphonse RAPION, qui dirige la Procure et essaye de sauver l'imprimerie de la cathédrale sur le chemin de la faillite ; et Juliette Koutouan, la seule rescapée de l'équipe du père Husson, qui loge ici mais travaille surtout auprès des femmes au Centre de formation des catéchistes de Brobo. Quelques femmes du quartier viennent puiser de l'eau au puits près de la maison. Les deux entrées ouvrant sur la rue n'ont pas de porte, et les enfants du quartier peuvent sans problème jeter des cailloux sur les mangues.

Le Centre est à l'abandon et ne sert à rien. Nous décidons de le restaurer un peu pour quelques réunions de jeunes : réfection des toilettes et des douches, aménagement des dortoirs. Une des salles de réunion devient même une chapelle. Et dans le bas de la concession, les taros et les maniocs de Juliette font place à des arbres donnant de l'ombre en toutes saisons et de belles fleurs violettes à l'approche du Carême.

De fait, tous ces équipements serviront peu : il seront demandés seulement pour quelques rencontres de scouts et de CV-AV. Les adultes viendront parfois y faire des recollections ou des répétitions de chorale.



L'EQUIPE DES PRETRES DE LA CATHEDRALE

Le père Joseph PASQUIER, qui dirigeait de main de maître la paroisse cathédrale depuis 25 ans, a été nommé à Dimbokro, grosse paroisse du sud du diocèse. C'était un homme ordonné, organisé, parfois un peu brusque. Rien n'était abandonné au désordre ou au hasard. Il était très fier de ses origines angevines, fervent supporter du SCO : c'est l'équipe de foot d'Angers, qui à l'époque allait et venait entre la première et la deuxième division. Il paraît que son humeur du lundi matin dépendait en grande partie du résultat du match du dimanche. C'est devant lui que la cathédrale avait été construite.

Le Père André GUERET, qui lui succède, est arrivé en même temps que moi. Nous nous étions connus dans nos débuts, lui à Daoukro et moi à Bocanda. Nous nous retrouvions régulièrement lors des réunions de secteur. Il avait passé ensuite plusieurs années à Dimbokro et venait faire échange de paroisses avec le père Pasquier. Lui aussi était un homme ordonné, organisé, peut-être un peu pointilleux. Il était plus calme, moins expéditif, il avait un grand sens de l'hospitalité et donnait une grande importance à la vie de communauté. Il avait aussi son équipe de foot favorite, les canaris de Nantes, et il suivait lui aussi de très près les résultats, pestant contre les médias français qui n'en avaient que pour le PSG malgré sa médiocrité habituelle.



Le Père Michel SAURET, prêtre du diocèse de Clermont-Ferrand, était venu comme *fidei donum* en 1962 pour un ou deux séjours de trois ans, mais après plus de vingt ans, il était encore là, et finalement il allait rester 26 ans ! C'était un vrai auvergnat, un peu bougon, un brin râleur, mais efficace ; et pour toutes les questions matérielles - menuiserie, maçonnerie, électricité, plomberie – il était incontournable. Même ceux qui craignaient un peu sa brusquerie étaient obligés de le ménager, car un jour ou l'autre ils auraient certainement besoin de ses services. Habile et inventif, il avait participé à la construction de plusieurs églises de la périphérie, il avait même terminé la pose des derniers vitraux de la cathédrale après la mort accidentelle du père bénédictin DE SOOS. C'était un grand ami de la nature. Dans ses expéditions, le Père Pasquier

était son complice. Ils allaient à la chasse aux limites de la réserve de Bouna, ils allaient à la pêche sur le lac de Kossou, où une barque les attendait en permanence.

Il veillait avec attention sur le groupe des servants de l'autel, et c'est même lui qui a le premier admis des filles dans le groupe. De temps en temps, pendant la saison sèche, il emmenait au bord du lac les plus téméraires.

Il fut aussi aumônier militaire, notamment quand le Service Civique féminin s'installa à Bouaké.

En plus de la *404 bâchée* nécessaire à ses activités, il avait aussi une grosse moto qui lui servait à ses déplacements quotidiens. A l'époque, les motos étaient rares.

Le père SAURET était peu « clérical ». On le voyait rarement en soutane, plus souvent en bleu de travail, le pas rapide, son trousseau de clés toujours pendu à la ceinture. Il s'était lié d'amitié avec bon nombre de commerçants qu'il côtoyait à l'occasion de ses travaux, et qui souvent, musulmans ou chrétiens non pratiquants, étaient prêts à rendre service à l'Eglise et à participer à ses moments de fête.

Le Père Jean-Marie LEGRAND était à la cathédrale depuis une dizaine d'années. C'était un Père Blanc, il avait été envoyé à Bouaké surtout pour s'occuper des nombreux voltaïques (de la Haute Volta, devenue par la suite Burkina Faso) travaillant dans les plantations ou engagés comme gardiens en ville. Il avait vécu longtemps en Haute-Volta et en gardait les marques : il parlait très bien le moré, il circulait en mobylette, il portait le plus souvent des tongs (ici appelées *en attendant*) et il fumait des cigarettes *king size*. Il n'hésitait pas à partir en mobylette ou en taxi pour aller visiter ses communautés lointaines.

En taxi, il lui arrivait parfois de prendre la défense des passagers quand les gendarmes cherchaient à les rançonner. Le gendarme, d'abord surpris, n'osait pas insister quand le père déclinait son identité, surtout quand le passager était un mossi et que le père lui conseillait, dans sa langue, de ne point obtempérer à des exigences indues.

Le dimanche, il célébrait souvent la messe pour les voltaïques dans salle rouge (de la couleur de sa porte) dite aussi église des mossis. De fait, il célébrait la liturgie de la parole. Ensuite, les catéchumènes restaient pour l'enseignement et les baptisés rejoignaient la cathédrale après le credo pour participer à la communion.

L'abbé Joseph KOUAKOU, un des premiers prêtres du diocèse, résidait à la cathédrale et s'occupait surtout des villages de brousse sur la route de Diabô. Il circulait beaucoup. Quand il présidait la messe paroissiale, ses homélies du lundi matin nous faisaient un compte rendu pittoresque et gesticulé de ce qu'il avait vécu en brousse la veille.

En même temps que nous était arrivé l'abbé Théodore KOUADIO: un homme secret, solitaire, qui s'occupait surtout des baoulés : catéchuménat, Légion de Marie, chorale baoulé.

Par la suite, de nombreux prêtres sont passés par la cathédrale ; on n'en finirait pas de parler de tous et de chacun. Souvent, des prêtres ont vécu quelque temps à la cathédrale tout en préparant la fondation de paroisses nouvelles dans les autres quartiers d'une ville qui se développait très rapidement. Il faut citer l'abbé Maurice Kouassi, qui après quelques mois fut nommé évêque d'Odienné.

A RAVIART, L'EGLISE DES PAUVRES

Mgr Vital m'avait demandé d'aller célébrer la messe le dimanche à Raviart pendant le congé du père ROLLAND. J'y allais généralement le samedi soir et dormais sur place ; je n'ai jamais aimé les visites rapides simple aller-retour.

Il faut commencer par faire une cinquantaine de kilomètres de piste, avec souvent de la tôle et quelques bonnes plaques. La mission est moche. A l'arrivée on découvre une véranda très large et très basse, déjà ténébreuse avant que le soleil soit tombé. Il n'y a pas d'électricité, il faut s'éclairer à la lampe à pétrole ou à la lampe *Aladin*, qui est un progrès. Il n'y a pas d'eau courante, mais un petit puits dans un coin de la cour. L'église elle aussi est banale et sombre.

Normalement, les chrétiens envoient à manger pour le soir, mais il arrive qu'ils aient oublié. Alors j'envoie le catéchiste s'il est là, ou un enfant, pour acheter un peu d'*atyèkè poisson* au marché. Il y a quelquefois une leçon de catéchisme avec trois ou quatre candidats. Pourtant le cahier de présences note pour chaque mercredi et samedi soir une quinzaine de catéchumènes, toujours marqués présents sans un seul manquant.

Le matin, un autre catéchiste vient d'un village voisin, en mobylette, paré de son éternel chapeau et de sa chemise de catéchiste. Il laisse la responsabilité du chant à Kouaméba, catéchiste du lieu, infirme, sur fauteuil roulant mais pourtant bien vif, et s'occupe de la prière universelle, aux intentions très longues qui sont pratiquement une reprise de mon homélie.

La messe n'est pas très animée. La chorale se réduit à quelques femmes et un peu de tam-tam. Les tenues sont banales ; même les jeunes filles portent des robes très ordinaires, des cheveux courts, et beaucoup ont des visages assez ingrats. On est loin des toilettes des filles de Bouaké. Exceptionnellement, repérant quelques « beautés », je leur ai parfois demandé d'où elle venaient. C'était de Toumodi ou de Bongouanou, peut-être de Bouaké, jamais de Raviart.

Après la messe, c'était le défilé des misères : demande de quelque argent, de médicaments, de chapelets. Comme il semblait le faire habituellement, Kouaméba traduisait. Mais je me suis vite aperçu que ses traductions étaient très larges, et qu'il préparait des contacts avec les éventuels bénéficiaires pour opérer ensuite discrètement un certain partage. Très vite, je me suis passé de ses services pour connaître les vraies requêtes. Visiblement, il roulait le Père Rolland qui n'était pas un expert en baoulé. En plus, au moment de mon départ, il me commandait souvent des bricoles à lui rapporter de Bouaké ; il promettait de rembourser mais ne remboursait jamais. Certains présentaient des plaies bénignes à soigner, mais la pharmacie du père était pratiquement vide, et il aurait fallu vivre sur place pour apporter une aide efficace.

Avec tout cela, la mission de Raviart ressemblait un peu à une « cour des miracles ». A première vue, ça me choquait un peu, et je plaignais le pauvre père ROLLAND, qui « se noyait dans un verre d'eau » et qui se laissait tromper par ses paroissiens. A deuxième vue, je me disais que c'était là la vraie Eglise des pauvres, pas celle sur laquelle spéculent les théologiens, mais celle qui attire et accueille les vrais pauvres et qui est à coup sûr une présence de Jésus. Et je voyais dans le père Rolland un bon pasteur peut-être un peu naïf, mais très simple, profondément sensible à la misère humaine, l'ami des pauvres et des petits. N'est-ce pas là l'idéal de tout apôtre ?

ENFIN DE VRAIES CLOCHES

Le père Pasquier avait tout préparé. Dans les premiers jours de l'année 1984, voici qu'arrivent les nouvelles cloches, les vraies. Deux ou trois techniciens de la maison Bollée, apportent avec eux les quatre cloches : trois grosses d'environ 400 kg pour les sonneries festives, et une plus petite pour les heures. L'armature de bois est d'abord construite au sol, puis les pièces sont numérotées et remontées à leur place dans le clocher. La petite cloche est immobile, et un marteau y frappe les coups. Les autres sonnent à la volée, chacune entraînée par un moteur et des chaînes. Quatre pendules, sur chacun des côtés du clocher, donnent les heures et les minutes. Au centre, une boîte cubique d'où partent les quatre tiges, reliées par des cardans, qui actionnent les

aiguilles. Tout est commandé de la sacristie, on règle les heures à sa convenance, selon l'horaire des messes, semaine ou dimanche, on fixe aussi les temps des *angelus*. Le glas, lui, n'est pas programmable, pas plus que «l'heure de notre mort». La nuit, des tubes néon éclairent les cadrans par derrière. Tout cela est merveilleux, la précision des divers mécanismes est impressionnante.

La bénédiction des cloches est faite par Monseigneur Vital le 25 mars 1984, jour de l'Annonciation. L'ambiance est indescriptible, une joie immense se lit sur tous les visages. Et pendant des années, la cathédrale, et même une grande partie de la ville, va vivre au rythme du clocher. On verra souvent, au moment des sonneries, des passants, chrétiens ou non, s'arrêter et lever vers le clocher un regard admiratif.